

Thème
Laurent Gaudé,
Le soleil des Scorta,
Ades Sud, 2004.

p1/2

Je suis venue vous raconter le voyage à New York, don Salvatore. Et s'il ne faisait pas nuit, je n'oserais jamais parler. Mais l'obscurité nous entoure, vous fumez doucement et je dois m'acquitter de ma tâche. Après l'enterrement de mon père, don Giorgio nous a convoqués pour nous exposer ses plans. Il avait trouvé une petite maison, dans le vieux village, où noire mère, la Muette, allait pouvoir vivre. Ce serait pauvre mais digne. Elle s'y installerait dès que possible. En revanche, pour nous, il fallait trouver une autre solution. La vie ici, à Montepuccio, ne nous offrirait rien. Nous allions traîner notre pauvreté dans les ruelles du village, avec la rage des êtres que le sort a déçus de leur rang. Rien de bon ne naîtrait de cela. Don Giorgio ne voulait pas nous condamner à une vie de malheur et de crasse. Il avait pensé à mieux. Il se débrouillerait pour obtenir trois billets sur un paquebot qui faisait la liaison entre Naples et New York. L'Eglise paierait. Nous partirions vers cette terre où les pauvres construisent des immeubles plus hauts que le ciel et où la fortune remplit parfois les poches des loqueteux.

Nous avons tout de suite dit oui. Le soir même, je me souviens, des images folles de villes imaginaires tournaient dans ma tête et je me répétais sans cesse ce mot comme une prière qui me faisait briller les yeux : New York... New York...

Lorsque nous avons quitté Montepuccio pour Naples, accompagnés de don Giorgio qui voulait nous escorter jusqu'à l'embarcadère, il me sembla que la terre gronda sous nos pieds, comme si elle maugréait contre ces fils qui avaient l'audace de tenter de l'abandonner. Nous avons quitté le Garigano, nous sommes descendus dans la grande plaine triste de Foggia et nous avons traversé l'Italie de part en part jusqu'à arriver à Naples. Nous avons ouvert de grands yeux sur ce labyrinthe de cris, de crasse et de chaleur. La grande ville sentait la barbaque et le poisson avarié. Les ruelles de Spaccanapoli grouillaient d'enfants aux ventres ronds et aux bouches édentées.

Don Giorgio nous a menés jusqu'au port et nous avons embarqué sur un de ces paquebots construits pour emmener les crève-la-faim d'un point à un autre du globe, dans de grands soupirs de fioul. Nous avons pris place sur le pont au milieu de nos semblables. Miséreux d'Europe au regard affamé. Familles entières ou gamins esseulés. Comme tous les autres, nous nous sommes tenus par la main pour ne pas nous perdre dans la foule. Comme tous les autres, la première nuit, nous n'avons pu trouver le sommeil, craignant que des mains vicieuses ne nous déroberent la couverture que nous nous partagions. Comme tous les autres, nous avons pleuré lorsque l'immense bateau a quitté la baie de Naples. "La vie commence", a murmuré Domenico. L'Italie disparaissait à vue d'œil. Comme tous les autres, nous nous sommes tournés vers l'Amérique, attendant le jour où les côtes seraient en vue, espérant, dans des rêves étranges, que tout là-bas soit différent, les couleurs, les odeurs, les lois, les hommes. Tout. Plus grand. Plus doux. Durant la traversée, nous restions agrippés des heures au parapet, rêvant à